

Les
GRANDS POINTS
des
petits prophètes

Regard sur les pages «propres» de votre bible

John Blanchard



EUROPRESSE

Introduction

Une manière simple de présenter ces études sur les petits prophètes est de poser les questions suivantes à leur sujet : Qui sont-ils ? Pourquoi les appelle-t-on ainsi ? Quand et où ont-ils vécu ? Quel était leur ministère ? Quel message ont-ils apporté ? Une fois en possession des réponses, il sera possible d'aborder leurs grands thèmes, avant de se concentrer sur une déclaration spécifique à chacun d'eux.

Qui sont les petits prophètes ?

Ce sont les auteurs des douze derniers livres de l'Ancien Testament : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habakuk, Sophonie,

Aggée, Zacharie et Malachie. Ces livres n'ont pas toujours suivi l'ordre qu'ils occupent dans notre bible actuelle. Par exemple, dans la version des Septante (la première traduction de l'Ancien Testament en grec), Osée, Joël, Amos et Abdias sont classés selon leur longueur, suivis immédiatement par les sept derniers ouvrages dans l'ordre habituel, avec Jonas accroché à la fin (on pensait que son style était différent). Quel que soit l'ordre choisi, il est important de garder en mémoire qu'ils ont toujours été considérés comme une seule unité plutôt que douze documents sans rapport les uns avec les autres.

Ceci est l'exemple frappant d'une vérité plus vaste : la Bible est surprenante à la fois dans sa variété et dans son unité. Ce n'est pas tant un livre unique qu'une «bibliothèque» de soixante-six livres écrits par quelque quarante auteurs, en trois langues (hébreu, grec et araméen), sur trois continents (Afrique, Asie et Europe) et sur une période d'environ un millénaire et demi. Elle contient de l'Histoire, des lois, des archives publiques, des biographies, de la poésie, des prophéties, des sermons, des cantiques, de la correspondance personnelle, des lettres ouvertes et diverses autres sortes de documents. Les rédacteurs ne sont pas des professionnels, mais des soldats, des sacrificateurs, des pêcheurs, des bergers, un rabbin juif et un médecin d'origine païenne. Si on les avait questionnés sur des problèmes courants de la vie de tous les jours, leurs points de vue auraient grandement divergé, teintés par la diversité de leurs arrière-plans et de leurs cultures. En revanche, quand ils traitent des points les plus importants qui aient jamais préoccupé l'esprit humain, leurs contributions individuelles à la Bible se combinent (sans aucune collaboration ni artifice). Il en résulte une unité et une cohérence uniques dans toute la littérature accessible à l'homme. Quand on étudie la Bible, il importe de prendre conscience qu'*elle parle d'une seule voix*, malgré l'utilisation de divers «accents» (reflétant la vie et l'époque des auteurs concernés). Si un critique déclare que le Dieu

de l'Ancien Testament est différent de celui du Nouveau Testament, et que les deux parties de l'ouvrage se contredisent, c'est qu'il les a tous deux mal interprétés.

L'origine de cette unité impressionnante est extrêmement simple : chaque mot de l'écriture originale «est inspiré de Dieu» (2 *Timothée* 3:16). Les auteurs humains n'écrivaient pas leurs opinions personnelles, ni n'exprimaient leurs seules convictions profondes. Plutôt, «c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu» (2 *Pierre* 1:21). Il est facile de démontrer que cette phrase écrite au sujet de l'Ancien Testament concerne également le Nouveau Testament. Par exemple, l'apôtre Paul décrit l'Ancien Testament comme «les oracles de Dieu» et ajoute sans aucune hésitation que ses propres écrits sont «la parole de Dieu» (*Romains* 3:2 ; 1 *Thessaloniens* 2:13). Jean, apôtre lui aussi, commence le dernier livre de la Bible en disant qu'il va écrire une prophétie «que Dieu lui a donnée» (*Apocalypse* 1:1). Il termine en assurant ses lecteurs que ces paroles sont «certaines et véritables», car reçues du «Seigneur, le Dieu des esprits des prophètes» (*Apocalypse* 22:6).

Le pasteur Brian Edwards résume si bien cela que je ne peux pas faire mieux que le citer :

«Le Saint-Esprit a poussé des hommes à écrire. Il leur a permis d'utiliser leurs propres style, culture, dons et personnalité, d'utiliser les résultats de leurs études et recherches personnelles, de rapporter leur expérience et d'exprimer leurs pensées. Ceci étant, le Saint-Esprit n'a pas permis à l'erreur de fausser leurs exposés. Il a prévalu dans l'expression de la pensée et dans le choix des mots. C'est ainsi que ces hommes ont rapporté fidèlement tout ce que Dieu voulait qu'ils disent, exactement de la façon dont il voulait que cela soit dit, selon leur personnalité, leur style et leur langue.»

Il n'y a rien d'étonnant à trouver une unité si merveilleuse dans les Écritures !

Pour emprunter une brillante illustration à James Packer : «La Bible se compare à un orchestre symphonique, dont le Saint-Esprit serait le Toscanini. Bien qu'aucun n'ait jamais pu entendre la musique dans son ensemble, chaque instrumentiste s'est offert volontairement, spontanément, avec un esprit créatif, pour jouer les notes *exactement comme le grand chef d'orchestre le désire.*» Disposant de la Bible entière, nous pouvons aujourd'hui «entendre la musique dans son ensemble» et nous ne devrions en négliger aucun détail. L'Ancien et le Nouveau Testaments sont comme les deux parties d'une phrase : l'une et l'autre sont nécessaires pour en comprendre la signification globale.

Pourquoi «petits» prophètes ?

La réponse à cette seconde question est facile également. Dans son livre *La Cité de Dieu*, publié autour de l'an 425 de notre ère, le théologien africain Augustin d'Hippone fut le premier à leur donner ce nom. Il ne suggérait toutefois pas par là que leur contribution à la Bible était inférieure à celle des autres livres. Il ne voulait pas non plus dire que c'était les volumes les plus courts de l'Ancien Testament. Quatre d'entre eux sont plus longs que Ruth, et deux sont plus longs que Ruth, Esdras et Esther. En fait, Augustin soulignait seulement que ce sont les plus courts des livres prophétiques (Ruth, Esdras et Esther étant historiques et non prophétiques).

Ajoutons une remarque importante. Le fait que pour la plupart, ces livres sont relativement peu volumineux ne veut pas dire que leur message est moins important. *Rien de ce que Dieu dit ne peut être considéré comme tel.* Même s'il s'intéresse aux moindres détails de la vie, il ne profère jamais de banalités.

En ce qui concerne les petits prophètes, la manière dont le Nouveau Testament les cite est notre meilleure incitation à les prendre au sérieux. Par exemple, Jésus cite Osée : «Je prends plaisir à la miséricorde, et non aux sacrifices» (*Matthieu 12:7*). Il entre à Jérusalem sur un âne en accomplissement des paroles de Zacharie (*cf. Matthieu 21:1-5*). Quand Paul écrit : «Le juste vivra par la foi» (*Romains 1:17*), il cite Habakuk, et quand au jour de la Pentecôte, Pierre dit aux foules que ce sont «les derniers jours», il tire ces paroles de Joël (*Actes 2:17*). Ces quelques exemples, parmi beaucoup d'autres, devraient suffire à nous convaincre d'aborder les petits prophètes dans un esprit de soumission respectueuse et d'accepter leurs écrits en tant que partie intégrante de «la Parole vivante et permanente de Dieu» (*1 Pierre 1:23*).

Quand et où ont-ils vécu ?

On peut répondre à ces deux questions en même temps. Cela implique de parcourir une grande partie de l'histoire de l'Ancien Testament afin de replacer ces hommes et leur message dans un juste contexte. La manière la plus simple est de commencer par les années 1400-1500 av. J.-C., quand les Israélites, le peuple de Dieu, furent miraculeusement délivrés de leur captivité en Égypte. On appelle communément cet événement l'Exode. Après avoir erré dans le désert pendant quarante ans, ils arrivèrent dans la terre promise de Canaan. Durant les trois siècles suivants, leur gouvernement national résidait entre les mains de chefs locaux, puis il fut transmis à Éli (sacrificateur et juge), et finalement à Samuel (juge et prophète), qui tous deux faisaient office de chef judiciaire et religieux.

Face à la menace d'une invasion, le peuple demanda un roi qui puisse unifier la nation et lui donner un fondement solide. En réponse à leurs sollicitations, Saül fut oint en tant que premier roi d'Israël, mais

finalement son règne fut un échec. La tâche d'unifier le royaume autour de la nouvelle capitale, Jérusalem, échet à David, un jeune homme de Bethléem. Salomon, dixième fils de David, succéda à son père et renforça l'unité du pays en construisant à Jérusalem un temple imposant où se centralisait le culte du peuple.

Tout semblait aller bien quand, à la mort de Salomon, autour de l'an 930, son fils Roboam lui succéda. Sa politique économique et d'autres extravagances causèrent la révolte de dix des douze tribus. Il en résulta un royaume indépendant au nord qui prit le nom d'Israël (appelé aussi Jacob ou Éphraïm). Cela laissa les deux tribus de Benjamin et Juda dans le sud (rassemblées sous le seul nom de Juda).

Pendant les deux siècles suivants, le royaume du nord n'eut pas moins de dix-neuf rois, dont la plupart firent «ce qui est mal aux yeux de l'Éternel» (*1 Rois 15:26*). Cela consistait souvent à favoriser une idolâtrie flagrante. La dégringolade continua jusqu'à l'invasion du nord par les Assyriens en l'an 722. Presque toute la population fut déportée, et le royaume du nord disparut. C'était le jugement de Dieu sur deux siècles de rébellion contre ses voies :

«Cela arriva parce que les enfants d'Israël péchèrent contre l'Éternel, leur Dieu, qui les avait fait monter du pays d'Égypte, de dessous la main de Pharaon, roi d'Égypte» (*2 Rois 17:7*).

La situation du royaume du sud était quelque peu meilleure, avec une succession de rois, mais beaucoup plus disparates. Certains, comme Ézéchias, firent «ce qui est droit aux yeux de l'Éternel», tandis que d'autres, comme son fils Manassé, firent «ce qui est mal aux yeux de l'Éternel» (*2 Rois 18:3; 21:2*).

En conséquence de ces changements radicaux de gouvernement, Juda connut une période de montagnes russes spirituelles, passant

de réveil à récession jusqu'en 586. C'est alors que Babylone, conduite par son fondateur et dirigeant Nebucadnetsar (plus exactement Nebuchadrezzar) le balaya de la scène, rasa Jérusalem, détruisit le temple et emmena en déportation les grands de la nation.

Pourtant, à la différence d'Israël au nord, l'exil de Juda ne dura qu'environ soixante-dix ans. Cyrus, roi de Perse, avait renversé les Babyloniens et publia un édit permettant à tous les déportés vivant dans son nouvel empire de retourner chez eux et de rétablir leurs divinités nationales. De nombreux exilés de Juda profitèrent de cette proclamation. Une première colonne de 50 000 déportés revint à Jérusalem sous la conduite de Zorobabel en 538. D'autres retours suivirent en 458 et 444. Zorobabel supervisa la reconstruction du temple de Jérusalem, une entreprise qui dura vingt-deux ans pour se terminer en 515. Soixante-dix ans plus tard, on rebâtit les murs de la ville, puis la structure religieuse et sociale de la nation se reconstitua.

Approchons-nous maintenant pour faire un arrêt sur image et voir la place des petits prophètes dans l'Histoire. Pour cela, concentrons-nous sur la période allant de 800 à 400 av. J.-C., c'est-à-dire peu après la division du royaume jusqu'après le retour de Juda à Jérusalem. Il est plus difficile de situer la position respective de chaque prophète au cours de ces quatre siècles, mais on peut partir de ce cadre général :

- Osée et Amos prophétisent au nord quelque temps avant que le peuple parte en exil en 722.
- Michée, Habakuk et Sophonie prophétisent en Juda avant que les Babyloniens mettent Jérusalem à sac en 586. Nahum semble avoir également prophétisé à cette époque.
- Aggée, Zacharie et Malachie prophétisent à Juda après le retour de Babylone.

Cela laisse Joël, Abdias et Jonas. On a avancé divers arguments pour leur fixer des dates, s'étendant sur presque toute notre période. Une datation exacte n'est pas cruciale pour notre objectif actuel.

Quel était leur ministère ?

Cette cinquième question revêt une importance particulière. Une des meilleures façons de décrire la fonction des petits prophètes est de se pencher sur les deux mots utilisés dans la plupart des traductions françaises de l'Ancien Testament pour dépeindre ces douze auteurs : «voyant» et «prophète».

Dans le récit relatant l'onction de Saül comme premier roi d'Israël, un commentaire (mis entre parenthèses dans certaines des traductions modernes) déclare que «celui qu'on appelle aujourd'hui «le prophète» s'appelait autrefois le voyant» (1 Samuel 9:9). Ce point important peut aisément nous échapper. La première chose à prendre en compte chez un prophète n'est pas ce qu'il dit, mais ce qu'il voit. En d'autres mots, il voit avant de dire. Les prophètes perçoivent quelquefois des anges et des visions, mais par-dessus tout, ils discernent un aperçu de *la pensée de Dieu*. Par beaucoup de côtés, ce sont des gens très ordinaires. Dieu ne les sélectionne pas pour leurs talents ou compétences exceptionnels. Un des auteurs du Nouveau Testament dit d'Élie, l'un des grands prophètes, qu'il était un homme «de la même nature que nous» (Jacques 5:17). Il n'était donc pas meilleur, et tout aussi enclin à l'échec et à la faiblesse, exposé aux mêmes tentations et épreuves, et (comme son histoire le révèle) sujet aux mêmes changements d'humeur et à la même instabilité. La chose importante à saisir ici est que pour l'avancement de ses plans souverains, Dieu décide de révéler son esprit aux prophètes, de leur dire son point de vue sur certains sujets et ce qu'il a l'intention de faire en conséquence. Une des plus belles expressions

se trouve dans ce que la Bible rapporte sur Moïse, un grand prophète et chef religieux, qui donna la loi à Israël. On y lit que Dieu «parlait avec Moïse face à face, comme un homme parle à son ami» (*Exode 33:11*). Dieu met les prophètes dans ses secrets et leur confie des choses qu'ils ne pourraient découvrir d'aucune autre façon. Même Balaam, dont l'historique spirituel est résolument bigarré, déclare ouvertement être un homme «qui a l'œil ouvert... qui entend les paroles de Dieu... qui voit la vision du Tout-Puissant» (*Nombres 24:15,16*).

Un parallèle existe dans le Nouveau Testament, car Paul indique sans hésitation l'origine divine de ses paroles :

«Nous prêchons la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant les siècles, avait prédestinée pour notre gloire, sagesse qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue, car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais, comme il est écrit, ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. Dieu nous les a révélées par l'Esprit» (*1 Corinthiens 2:7-10*).

Comme les prophètes de l'Ancien Testament, les apôtres du Nouveau voyaient avant de dire.

Ésaïe en donne une illustration brillante. Il rapporte que certains parmi le peuple de Dieu plaident avec les prophètes : «Ne voyez pas !... Ne nous prophétisez pas des vérités, dites-nous des choses flatteuses, prophétisez des chimères !» (*30:10*) Le peuple se rebellait contre les paroles des prophètes, et comme ceux-ci ne disaient que ce qu'ils voyaient, les gens leur enjoignaient d'arrêter de voir !

Pourtant, le messager spécial de Dieu ne se contente pas de «voir», il «déclare». La signification du terme «prophète» devient claire dès que

nous décortiquons le mot. La partie *phet* vient d'un verbe signifiant «parler», alors que *pro* a deux sens : «avant» et «pour». En rassemblant tout cela, on voit que le prophète parle *avant* qu'un événement arrive et *pour* (c'est-à-dire de la part de) quelqu'un d'autre. On exprime cela de manière habituelle (et parfaitement correcte) en disant que les prophètes prédisent et proclament tout à la fois. Certains essaient de minimiser le côté *prédiction* et suggèrent que le ministère principal du prophète est de proclamer, de simplement déclarer ce que Dieu dit. Mais ce n'est pas le cas. La prédiction d'événements à venir est un élément majeur de chaque livre prophétique de l'Ancien Testament. Certaines de ces prophéties se réalisèrent pendant la vie du prophète concerné, et d'autres à l'époque du Nouveau Testament. D'autres encore restent à venir (comme le retour du Christ et la résurrection universelle des morts au jugement dernier). Quel que soit le délai d'accomplissement, nous n'avons pas l'audace de reléguer dans un coin les prédictions des prophètes en disant qu'elles n'ont ni importance ni pertinence. Elles forment une partie cruciale de leur ministère. En fait, l'un d'entre eux va jusqu'à dire : «Le Seigneur, l'Éternel, ne fait rien sans avoir révélé son secret à ses serviteurs les prophètes» (*Amos 3:7*). Les prophéties de l'Ancien Testament permettent de broser un vaste scénario de l'histoire du monde, depuis leur époque jusqu'à ce jour, et même jusqu'à la fin des temps.

Il est tout aussi dangereux d'écarter la part de prédiction que de la banaliser, de la réduire au niveau d'un spectacle ou de prétention à une spiritualité ou puissance supérieure. La vraie prophétie n'a jamais été utilisée de cette façon. Aucun vrai prophète n'a dévoilé le futur pour satisfaire la curiosité des hommes sur ce qui allait arriver, ou pour promouvoir sa propre personnalité ou son ministère, encore moins pour prouver son intimité avec Dieu. Le vrai prophète parle toujours de la part de l'Éternel pour amener les gens à la repentance, la foi ou

l'obéissance. Dans l'Ancien Testament, le but de la prophétie n'est pas que les gens bondissent de joie, mais qu'ils tombent à genoux, remplis de crainte et dans la soumission à la volonté de Dieu. Cela est bien loin du genre de choses appelées «prophéties» dans certaines sphères de l'Église chrétienne aujourd'hui (particulièrement de l'étrange comportement de certains prédicateurs d'émissions religieuses à la télévision). J'ai entendu récemment un de ces hommes se déclarer avec ridicule être un maître prophète, avec la capacité de «décréter» une bénédiction immédiate sur tous ceux qui remplissaient ses conditions (auxquelles s'attachait inévitablement un coût).

L'aspect *proclamation* insiste sur le fait que le prophète est le porte-parole de Dieu. En tant que tel, il doit obéir à son mandat divin. Un incident en Exode illustre ceci parfaitement. Quand Dieu dit à Moïse d'aller vers Pharaon et de lui ordonner la libération du peuple de Dieu de sa captivité en Égypte, Moïse proteste qu'il est mal équipé pour cette tâche : «Moïse dit à l'Éternel : Ah ! Seigneur, je ne suis pas un homme qui ait la parole facile, et ce n'est ni d'hier ni d'avant-hier, ni même depuis que tu parles à ton serviteur ; car j'ai la bouche et la langue embarrassées» (Exode 4:10). La réponse divine est des plus claires : «L'Éternel lui dit : Qui a fait la bouche de l'homme ? Et qui rend muet ou sourd, voyant ou aveugle ? N'est-ce pas moi, l'Éternel ? Va donc, je serai avec ta bouche, et je t'enseignerai ce que tu auras à dire» (v.11,12). Même ceci ne suffit pas à motiver Moïse, qui répliqua faiblement : «Ah ! Seigneur, envoie qui tu voudras envoyer.» (v.13)

Cette tentative d'esquiver la situation suscita la colère de Dieu. Il eut pourtant la grâce de faire une concession notoire : «N'y a-t-il pas ton frère Aaron, le lévite ? Je sais qu'il parlera facilement. Le voici lui-même, qui vient au-devant de toi ; et, quand il te verra, il se réjouira dans son cœur. Tu lui parleras, et tu mettras les paroles dans sa bouche ; et moi, je serai avec ta bouche et avec sa bouche, et je vous enseignerai ce que

vous aurez à faire. Il parlera pour toi au peuple ; *il te servira de bouche, et tu tiendras pour lui la place de Dieu* (vv.14-16). J'ai souligné les paroles importantes ici : Aaron serait le porte-parole public, mais lui et Moïse ensemble étaient *comme la bouche de Dieu*. Celui-ci allait les utiliser de telle façon que leurs paroles seraient exactement celles qu'il aurait formulées s'il avait décidé de parler directement au peuple.

Quand les prophètes de l'Ancien Testament parlent au nom de Dieu, ils utilisent les mots exacts que celui-ci veut leur voir employer. Cela donne à l'origine de leur message la garantie de son autorité et son absence d'erreurs : c'est une merveilleuse illustration de la vérité biblique. Ceci est spécifié tout au long des livres prophétiques, surtout les petits prophètes. Osée commence par : «La parole de l'Éternel fut adressée à Osée» (1:1). Joël, Michée, Sophonie, Zacharie, et Malachie présentent tout ce qu'ils ont à dire à peu près de la même façon. Plus tôt dans l'Ancien Testament, nous voyons une autre magnifique illustration de cette même vérité quand David affirme, vers la fin de sa vie : «L'Esprit de l'Éternel parle par moi, et sa parole est sur ma langue» (2 Samuel 23:2).

C'est exactement ce qu'écrivit l'apôtre Pierre des siècles plus tard : «Ce n'est pas par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu» (2 Pierre 1:21). Paul pense à cela lorsqu'il insiste : «Toute Écriture est inspirée de Dieu» (2 Timothée 3:16). Il le souligne également quand il recommande aux chrétiens de Thessalonique de recevoir son ministère «non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu» (1 Thessaloniens 2:13). La seule manière biblique cohérente d'interpréter les Écritures s'explique ainsi : «*Ce que la Bible dit, c'est Dieu qui le dit.*» Thomas Watson illustre : «Les deux Testaments sont les deux lèvres par lesquelles Dieu nous a parlé.»

Dans certains cercles d'église aujourd'hui, des gens osent présenter les mêmes créances que les prophètes de l'Ancien Testament et se placent sur un pied d'égalité avec eux. On les entend lors d'émissions religieuses à la télévision ou à la radio, et en chaire tout autour du monde. Ils proclament avec éclat être des prophètes modernes ou des apôtres pour l'Église de notre temps, à qui Dieu a confié un message spécial pour cette génération. N'y a-t-il aucune différence entre ces hommes (et femmes) et les prophètes de la Bible ? La manière la plus simple de répondre à cette question est de constater qu'une prophétie de l'Ancien Testament est le moyen par lequel un Dieu infallible utilise des hommes faillibles dans le but d'apporter une parole infallible à des gens faillibles. Cela signifie que dans l'exercice de leur ministère, *les prophètes de l'Ancien Testament ne font jamais de fausse déclaration*. Dieu est le garant de l'intégrité du moindre mot qu'il leur donne à dire.

Ces prophètes sont soumis à un test très rigoureux, que Dieu résume ainsi : «Peut-être diras-tu dans ton cœur : Comment connaissons-nous la parole que l'Éternel n'aura point dite ? Quand ce que dira le prophète n'aura pas lieu et n'arrivera pas, ce sera une parole que l'Éternel n'aura point dite. C'est par audace que le prophète l'aura dite : n'aie pas peur de lui» (*Deutéronome 18:21,22*). Notez soigneusement que Dieu ne dit *pas* que si quelqu'un prétend donner une prophétie de sa part et que la prophétie s'accomplit, cela prouve que le message vient vraiment de Dieu. Ce qu'il *dit* est que si la prophétie ne s'accomplit pas, celui qui se prétend prophète n'est pas authentique. Ce test est très strict ! Si quelqu'un prétend prophétiser au nom de Dieu (même une petite prophétie locale et apparemment insignifiante) et que l'événement annoncé ne se produit pas, la personne concernée est disqualifiée. Elle n'est pas ce qu'elle affirme être. Il ne convient pas de hausser les épaules en disant : «Je ne suis qu'un être humain ; se tromper de temps en temps est inévitable.» En prétendant parler au

nom de Dieu, cet homme met en jeu sa propre intégrité, car un vrai prophète ne se trompe jamais.

Cela a des implications sérieuses pour le temps présent. Il ne suffit pas de dire que certaines prédictions s'accomplissent ; elles doivent toutes être infailliblement exactes. Soulignons aussi que la plus petite erreur dans une prophétie ne se contente pas de démanteler la prédiction ; *elle disqualifie la personne qui se dit prophète*. On trouve beaucoup de dérobadés et de tergiversation sur le sujet. Certains parlent de la prophétie comme d'un phénomène mixte, quelquefois vrai mais d'autres fois non en raison du facteur humain faillible. D'autres avancent que la prophétie «est presque toujours un amalgame de l'Esprit de Dieu et de notre pensée», alors que d'autres encore parlent de «prophétie non-infaillible». Mais une «prophétie non-infaillible» est une contradiction dans les termes ! Comment une parole inspirée de Dieu peut-elle être «non-infaillible», et même entachée d'erreur ? Comment quelqu'un peut-il entendre un message de Dieu, en transmettre une version déformée ou édulcorée, et prétendre encore garder son inspiration divine ?

Une affirmation capitale du Nouveau Testament tire un trait sur toute cette polémique : «Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils» (*Hébreux 1:1,2*). *Il n'y a plus aujourd'hui de prophètes approuvés au niveau biblique, parce qu'il n'y en a plus besoin. Nous avons l'intégralité de la Parole de Dieu. Nous avons plutôt besoin d'exégètes, de commentateurs, de prédicateurs et d'enseignants de «la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes» (Jude 3).* James Packer l'explique bien : «Le prédicateur veille à ne pas présenter ses idées personnelles, mais bien le message de Dieu issu du livre de Dieu, et il considère de son devoir de ne pas parler sur le texte, mais de laisser le texte parler à travers lui.»

Soulevons ici un autre point important. Nous devrions compter totalement sur une présentation fidèle de la Bible en tant que Parole écrite de Dieu. N'insistons pas non plus pour que des signes et des miracles viennent authentifier le ministère d'un prédicateur. L'histoire que Jésus relate au sujet de l'homme riche et de Lazare montre cela avec une grande clarté. À sa mort, l'homme riche se retrouve dans le séjour des morts. Il supplie Abraham de renvoyer Lazare (aussi décédé, mais désormais dans le «sein d'Abraham», un synonyme pour le paradis) sur terre pour avertir ses cinq frères du terrible sort qui les attend s'ils demeurent impénitents. La réponse d'Abraham est concise et impressionnante : «S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader même si quelqu'un des morts ressuscitait» (*Luc 16:31*). Le message est net : si les gens refusent d'écouter la Parole de Dieu pour se repentir et croire, aucun «signe ou miracle» ne les incitera à le faire, pas même si un ami enterré depuis longtemps revient à la vie.

La Bible est la seule parole infaillible dont nous disposons et ayons besoin. Elle révèle que dans le Seigneur Jésus-Christ, nous avons le Prophète, le Sacrificateur et le Roi qui met fin à tous les autres prophètes, sacrificateurs et rois. Notre grand besoin aujourd'hui n'est pas de prophètes, mais de prédicateurs, d'hommes qui s'adonnent de manière sacrificielle à l'étude de la Parole, à son exégèse et son exposition systématiques, des hommes qui dispensent «droitement la parole de la vérité» et qui donnent à leurs auditeurs l'application de cette vérité (*2 Timothée 2:15*).

Quel message les prophètes apportent-ils ?

Cette dernière question est cruciale. Les soixante-six chapitres des petits prophètes traitent d'une grande variété de sujets : théologiques,

spirituels, moraux et politiques, autant que prophétiques. Mais cinq thèmes dominent ces écrits.

1. La souveraineté absolue et incontestable de Dieu

Quand Aggée rapporte que Dieu a dit : «J'ébranlerai les cieux et la terre, la mer et le sec» (2:6), il proclame une vérité fondamentale à toute l'Écriture, de la Genèse à l'Apocalypse. Le plus petit atome ne peut pas exister, ni le moindre événement se produire en dehors de la souveraineté incontestée de Dieu. Comme le dit David : «Tout ce que l'Éternel veut, il le fait, dans les cieux et sur la terre, dans les mers et dans tous les abîmes» (*Psaume 135:6*). Ce cantique l'exprime bien :

«Dieu a parlé par ses prophètes,
Déclare sa Parole immuable ;
Chacun proclamant d'âge en âge
Dieu, le Seigneur unique et véritable.

«Dans ce monde en désarroi
Une ancre stable est fixée ;
Du trône éternel, Dieu est roi.
Il est le premier et le dernier.»

2. Le jugement inéluctable de Dieu sur le péché

Les petits prophètes ont beaucoup à dire sur la haine que Dieu a du péché et sur la punition juste qu'il lui réserve, à la fois à l'époque de leurs écrits, en tant que principe général, et à la fin des temps, quand toutes les nations se tiendront devant lui, «le jour de l'Éternel... Ce jour grand et redoutable» (*Malachie 4:5*). Ce sera le moment où «chacun de nous

rendra compte à Dieu pour lui-même» (*Romains 14:12*). Quand Dieu dit à Joël : «Je siégerai pour juger toutes les nations d'alentour» (*3:12*), il cristallise une vérité majeure que les petits prophètes répètent partout. Ils dénoncent parfois le péché en termes ravageurs, ce qui a conduit quelqu'un à admettre : «La lecture des petits prophètes peut être une expérience inquiétante. On y voit la fureur extrême et irrévocable de Dieu contre le péché. Les exposés réalistes de ce qu'il va faire aux siens qui sont infidèles, immoraux et satisfaits d'eux-mêmes, constituent des discours parmi les plus effrayants de toute la littérature.»

3. *L'amour incommensurable de Dieu*

Il coule comme un fleuve à travers tous les écrits des petits prophètes, reflétant la déclaration de Joël, selon laquelle Dieu est «compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté» (*2:13*). Beaucoup pensent à tort que l'Ancien Testament met l'accent sur le courroux de Dieu, alors que le Nouveau Testament souligne son amour. Cette image est déformée.

En vérité, il y a plus de références à l'amour de Dieu dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. En outre, les déclarations les plus complètes au sujet du jugement ultime de Dieu contre le péché se trouvent dans le Nouveau Testament plutôt que l'Ancien. Le théologien D. A. Carson l'écrit clairement : «Le passage de l'Ancien au Nouveau Testament n'est pas celui d'un Dieu de colère vers un Dieu d'amour. En fait, le Nouveau Testament entrelace inexorablement les deux thèmes.» Pour leur part, les petits prophètes reflètent à la fois «la bonté et la sévérité de Dieu» (*Romains 11:22*). On ne peut pas avoir une vision globale juste sans prendre sérieusement en considération tout ce que la Bible dit sur ces deux thèmes. Ignorer la bonté ou la sévérité de Dieu produit une caricature déséquilibrée.

4. Un appel passionné à se mettre en règle avec Dieu

Un lecteur superficiel des écrits de ces prophètes se les représentera comme des gens qui répandent implacablement la condamnation autour d'eux. Ceci est une distorsion plutôt qu'un vrai reflet de leur message. Il est certain qu'ils dépeignent le péché et ses conséquences sous des couleurs austères et terribles. Toutefois, ils ont la passion de voir les gens se repentir de leurs péchés, cesser leur éloignement, arrêter leurs compromis, rechercher la sainteté et entrer dans la bénédiction que Dieu aspire à leur apporter. Ils attirent l'attention sur ceci à maintes reprises par des affirmations telles que : «Revenez à moi... et je reviendrai à vous, dit l'Éternel des armées» (*Zacharie 1:3*).

5. La venue du Messie

Tous les prophètes, les grands et les petits, sont comme autant de poteaux indicateurs parsemés tout au long de l'histoire du peuple de Dieu dans l'Ancien Testament.

Tous sans exception regardent vers Christ, le fils ultime de David, le serviteur souffrant, l'oint de Dieu, le vainqueur sur les ennemis du peuple, le «Roi des rois et le Seigneur des seigneurs» (*1 Timothée 6:15*). Tout homme devrait se soumettre à lui dans la repentance, la foi et l'obéissance.

Martin Luther dit : «Nous n'allons vers le berceau que pour y trouver le bébé. De même, nous ne nous tournons vers les Écritures que pour rencontrer Christ.» Il a raison. Les écrits des petits prophètes ramènent sans cesse vers lui. Il n'est possible de comprendre correctement la venue de Christ qu'à la lumière de l'Ancien Testament, et ce n'est qu'au travers de Christ qu'on peut comprendre correctement l'Ancien Testament.

Les petits prophètes proposent un véritable festin de mets pour nourrir le peuple de Dieu. Je n'ai fait que mettre le couvert dans cette introduction. C'est maintenant l'heure du repas.

Bon appétit !

Osée

«Dieu me demande d'épouser une prostituée !»

Il est difficile d'imaginer une phrase plus frappante de la plume d'un auteur qui cherche à captiver l'attention de ses lecteurs ! Dieu est d'une sainteté et d'une pureté infinies. Il «ne peut pas regarder l'iniquité» (*Habakuk 1:13*). Il ordonne de s'éloigner de l'immoralité sexuelle et de toute impureté (*Éphésiens 5:3*). Il menace de juger «les débauchés et les adultères» (*Hébreux 13:4*). Le voilà pourtant qui demande à un de ses prophètes d'épouser une femme plongée dans la culture permissive de son époque, au mépris des normes divines en matière de moralité sexuelle.

Les premiers mots d'Osée sont si choquants que beaucoup de gens refusent de considérer son livre comme un récit historique. Ils le prennent plutôt comme une allégorie, une vision ou une parabole. Nous examinerons cette question plus loin. Pour l'instant, explorons quelques éléments à propos d'Osée et de sa prophétie.

Le survivant

Certains prophètes font leur apparition pendant un temps très court. Par exemple, toute la prophétie d'Aggée ne couvre que quelques mois seulement. En revanche, Osée exerce un très long ministère : « La parole de l'Éternel... adressée à Osée, fils de Beéri, au temps d'Ozias, de Jotham, d'Achaz, d'Ézéchias, rois de Juda, et au temps de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël » (1:1). Les quatre rois de Juda régnèrent de 790 à 686, et le « Jéroboam » mentionné ici (Jéroboam II), quatorzième roi d'Israël, régna de 793 à 753. Les cinq règnes couvrent donc une centaine d'années environ. Le ministère d'Osée s'étend probablement sur au moins la moitié de cette période et continue bien après la mort de Jéroboam. Ceci permet de situer sa prophétie vers le milieu du huitième siècle av. J.-C. et fait de lui un des plus anciens prophètes. Osée est contemporain d'Ésaïe qui prophétise lui aussi « au temps d'Ozias, de Jotham, d'Achaz, d'Ézéchias, rois de Juda » (1:1). Le message d'Ésaïe vise le royaume de Juda, au sud, alors qu'Osée prophétise presque exclusivement sur le royaume d'Israël, au nord.

Nous connaissons très peu sur les origines d'Osée, sauf qu'il est le « fils de Beéri » (1:1). Dans un sens pourtant, nous le connaissons à un niveau plus profond que tous les autres petits prophètes. On l'a appelé « le prophète au cœur brisé », et ce surnom lui correspond bien. Deux éléments se combinent pour produire la tristesse qui déchire son cœur : un drame national et une tragédie personnelle. Notre « GRAND

POINT» se situe dans le contexte de cette tragédie. Commençons par développer la situation dans le pays.

Un drame national

Le prédécesseur de Jéroboam, Joas, entreprit des conquêtes militaires et, à sa mort, Jéroboam tira parti de ses succès. Il «rétablit les limites d'Israël depuis l'entrée de Hamath jusqu'à la mer de la plaine, selon la parole que l'Éternel, le Dieu d'Israël, avait prononcée par son serviteur Jonas» (2 Rois 14:25). Israël occupe alors pratiquement tout le territoire promis par Dieu à ses ancêtres.

Jusqu'ici tout va bien. Mais les signes extérieurs de paix, de pouvoir et de prospérité ne reflètent pas toute l'histoire. Jéroboam II «fit ce qui est mal aux yeux de l'Éternel ; il ne se détourna d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nebath», le premier roi du nord (2 Rois 14:24). Par conséquent, le climat moral et spirituel de la nation commence à se désintégrer et, peu après sa mort, le déclin continue de s'accroître.

Selon un proverbe ancien, «le poisson pourrit en commençant par la tête.» C'est le cas pour Israël, chez qui le déclin moral et spirituel commence par le roi. Bien qu'elle ait débuté avant le décès de Jéroboam, la dégradation s'accroît par la suite. Son fils et successeur, Zacharie, est assassiné moins de six mois après son accession au trône, remplacé par Schallum, qui ne règne qu'un mois avant d'être supprimé par Mena-hem. Cet homme violent s'accroche au pouvoir pendant une décennie avant d'être lui-même tué et remplacé par Pekachia. Deux ans plus tard, le chef des armées, Pékach, élimine le roi et se saisit du trône par un coup militaire. Deux ans après, il est assassiné par Osée (pas notre prophète !) dont la conduite impie entraîne la nation sur le reste de la pente glissante qui mène à sa déportation en captivité par les Assyriens en l'an 722. À partir de là, le royaume d'Israël cesse d'exister.

Le prophète Osée mentionne seulement Jéroboam comme roi d'Israël, sans faire la moindre allusion aux six autres souverains dont les règnes durent à peine une vingtaine d'années de son vivant. La raison en est probablement qu'aucun d'entre eux ne change vraiment le cours des événements.

En tout cas, la corruption parmi les dirigeants coïncide avec une détérioration spirituelle et morale dans l'ensemble du pays. L'injustice, la corruption, l'immoralité et l'idolâtrie souillent la société, comme l'indique le message d'Osée à la nation :

«Il n'y a point de vérité, point de miséricorde, point de connaissance de Dieu dans le pays. Il n'y a que parjures et mensonges, assassinats, vols et adultères ; on use de violence, on commet meurtre sur meurtre» (4:1,2).

«Ils ont abandonné l'Éternel et ses commandements. La prostitution, le vin et le moût, font perdre le sens... Mon peuple consulte son bois, et c'est son bâton qui lui parle» (4:10-12).

«Ils prononcent des paroles vaines, des serments faux, lorsqu'ils concluent une alliance : aussi le châtiment germera, comme une plante vénéneuse dans les sillons des champs» (10:4).

Beaucoup d'autres déclarations montrent qu'Israël est engagé dans une dégringolade qui conduit le royaume vers sa disparition de la scène de l'Histoire.

Mais la cause première est qu'*«Israël a oublié celui qui l'a fait»* (8:14). Le fait qu'au cours des quarante ans d'errance dans le désert en direction de la terre promise, Dieu a maintes fois averti la nation du danger de se détourner de lui, ajoute à la tragédie :

«L'Éternel, ton Dieu, te fera entrer dans le pays qu'il a juré à tes pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob, de te donner. Tu posséderas de grandes et bonnes villes que tu n'as point bâties, des maisons qui sont pleines de toutes sortes de biens et que tu n'as point remplies, des citernes creusées que tu n'as point creusées, des vignes et des oliviers que tu n'as point plantés. Lorsque tu mangeras et te rassieras, *garde-toi d'oublier l'Éternel, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude*» (Deutéronome 6:10-12)

«*Garde-toi d'oublier l'Éternel, ton Dieu, au point de ne pas observer ses commandements, ses ordonnances et ses lois, que je te prescris aujourd'hui... prends garde que ton cœur ne s'enfle, et que tu n'oublies l'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude*» (Deutéronome 8:11,12,14).

«*Si tu oublies l'Éternel, ton Dieu, et que tu ailles après d'autres dieux, si tu les sers et te prosternes devant eux, je vous déclare formellement aujourd'hui que vous périrez*» (Deutéronome 8:19).

Dieu n'aurait pas pu être plus explicite. Il les délivra d'un esclavage long de plusieurs siècles et établit avec eux une alliance. Il les guida et les protégea pendant quatre décennies dans le désert. Il subvint à tous leurs besoins, leur donna la victoire sur leurs ennemis, les conduisit sans encombre en Canaan. Il les constitua en nation et les installa dans un territoire fertile, un pays «où coulent le lait et le miel» (Exode 3:17). Malgré tout, *ils l'oublièrent* !

Ils étaient si absorbés par leur prospérité et leur progrès qu'ils agirent souvent comme si Dieu n'existait pas. Leur richesse matérielle engendra une pauvreté spirituelle, et Osée le démontre parfaitement quand il cite les paroles de Dieu : «Ils se sont rassasiés dans leurs

pâturages ; ils se sont rassasiés, et leur cœur s'est enflé ; *c'est pourquoi ils m'ont oublié*» (13:6).

En 1863, au milieu de la Guerre de Sécession, une déclaration du président Abraham Lincoln reflète le même enchaînement – prospérité, orgueil, conflits internes, fourberie du cœur humain et déclin moral :

«C'est le devoir des nations, et celui des hommes, de reconnaître leur dépendance du pouvoir suprême de Dieu, de confesser leurs péchés et transgressions avec humilité et tristesse, tout en ayant l'assurance qu'un repentir sincère mène à la compassion et au pardon. Il leur faut aussi reconnaître la vérité sublime présentée dans les Saintes Écritures, et prouvée par l'Histoire, selon laquelle les nations bénies sont celles dont l'Éternel est le Dieu. Nous savons que par sa loi divine, nations et individus font l'objet de punitions et de châtiements en ce monde. Ne devons-nous pas craindre à juste titre que cette horrible calamité de la guerre civile qui ravage notre pays soit une punition infligée à cause de notre présomption coupable dans le but nécessaire d'une réforme nationale de notre peuple dans son ensemble ? Nous avons reçu les meilleurs bienfaits du ciel. Pendant toutes ces années, nous avons connu la paix et la prospérité. Nous avons grandi en nombre, en richesse et en pouvoir comme aucune autre nation ne l'a jamais fait, *mais nous avons oublié Dieu*. Nous avons oublié la main bienveillante qui nous a préservés dans la paix et nous a multipliés, enrichis et renforcés. Dans la vanité de nos cœurs fourbes, nous avons imaginé que ces bénédictions provenaient de quelque sagesse et vertu supérieures venant de nous-mêmes. Intoxiqués par notre succès ininterrompu, nous sommes devenus trop autonomes pour éprouver le besoin de la grâce rédemptrice et protectrice, trop orgueilleux pour adresser des prières au Dieu qui nous a créés.»

À l'exception de la référence à la Guerre de Sécession, chaque mot de la lamentation de Lincoln pourrait s'appliquer à beaucoup de nations aujourd'hui. Nous n'entendons presque jamais la vérité biblique déclarée avec conviction et autorité dans les couloirs du pouvoir. Même parmi les dirigeants d'église, beaucoup parlent et agissent comme s'il était plus important d'être politiquement correct que bibliquement véridique. Une déclaration de foi qui demeure à la périphérie de notre vie reste sans valeur si celle-ci n'est pas transformée par l'Esprit de Dieu.

George Santayana, auteur américain d'origine hispanique mort en 1952, fit ce commentaire célèbre : «Ceux qui oublient leur passé sont condamnés à le revivre.» Nous avons besoin d'apprendre, de réapprendre et de ne jamais cesser d'apprendre les leçons des agissements de Dieu envers son peuple tels que la Bible les rapporte. L'apôtre Paul dit aux chrétiens du Nouveau Testament : «Tout ce qui a été écrit d'avance l'a été pour notre instruction, afin que, par la patience, et par la consolation que donnent les Écritures, nous possédions l'espérance» (*Romains 15:4*). Nous écartons cette ressource puissante et vitale à nos risques et périls. Tout problème national, social, moral, ecclésial et personnel devrait être examiné et évalué à la lumière des Écritures si nous voulons en voir la réalité.

Osée vit à une époque où prospérité matérielle va de pair avec pauvreté spirituelle. Ce danger existe toujours. Je pense à un ami de longue date dont le dévouement et l'engagement débordants au service de Dieu remettaient en question mes efforts moins vigoureux et réprimandaient mon esprit. Ses talents remarquables lui permirent aussi de faire des progrès rapides dans son métier, un succès professionnel qui étouffa son implication dans le service chrétien. Il se retira graduellement de ses postes de responsabilité, puis des programmes d'évangélisation, avant de décider qu'un culte le dimanche lui suffisait

et de finir par ne plus venir à l'église. J'ai appris récemment que ni lui, ni sa femme ne manifestent le moindre signe de vie spirituelle. Ami lecteur, soyez sur vos gardes ! Le recul ne débute jamais par une explosion spectaculaire, mais il s'infiltré silencieusement, lentement, subtilement. Donald Barnhouse déclare : «Le dépérissement est un processus lent, à peine perceptible au départ par la personne concernée ou par ceux qui l'observent.»

Tout cela correspond à la prophétie d'Osée, qui observe avec une tristesse croissante la prospérité de la nation ronger son intégrité morale et spirituelle. La leçon est d'une clarté cristalline. Le succès extérieur comporte toujours le risque d'un échec intérieur, et l'abondance matérielle peut masquer une misère spirituelle. Loin d'être forcément beau, ce qui est grand peut s'avérer fatal, comme dans le cas d'Israël. La nation bien-aimée d'Osée a écarté Dieu tout en prétendant le servir, et cette réalité terrible brise le cœur du prophète.

Une tragédie personnelle

La seconde tragédie qui frappe Osée n'est pas d'ordre national mais intensément personnel. Le tout début de son livre lie les deux drames : «La première fois que l'Éternel adressa la parole à Osée, l'Éternel dit à Osée : Va, prends une femme prostituée et des enfants de prostitution ; car le pays se prostitue, il abandonne l'Éternel !» (1:2)

Cette injonction suscite à la fois étonnement et objections dans l'esprit de certains lecteurs. Dieu peut-il vraiment exiger une chose pareille ? Des règles strictes s'appliquaient au choix d'une femme pour un sacrificateur et ces mêmes critères élevés devaient aussi se rapporter à la femme potentielle d'un prophète. De plus, en épousant une femme dissolue, Osée violait un principe biblique bien connu, établi dans la loi de Moïse et cristallisé des siècles plus tard dans une question pour

la forme : «Quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? Ou qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ?» (1 Corinthiens 6:14)

Ces deux objections conduisent certains commentateurs hautement respectés à affirmer qu'Osée ne retrace pas ici un élément historique mais qu'il donne une allégorie. Cela ne résout rien car même si cette interprétation était exacte, les deux objections demeurent. En tout cas, Dieu est souverain. Il agit envers ses créatures comme bon lui semble, même si notre réaction immédiate est de contester sa sagesse, voire son intégrité.

Bien qu'il ne puisse pas mentir, pécher ou se renier, Dieu ne connaît aucune «zone de non-droit». Il peut mener ses meilleurs serviteurs dans les situations les plus troublantes ou traumatisantes pour sa gloire et ses fins éternelles. Reconnaître cela libère d'une idée superficielle et fallacieuse selon laquelle notre condition et nos circonstances seront exemptes de tensions et de traumatismes, et les épreuves ou les perplexités que connaissent les autres nous seront épargnées aussi longtemps que nous sommes engagés, fidèles et obéissants. Rien n'est plus faux. Job «était intègre et droit ; il craignait Dieu et se détournait du mal» (1:1). Pourtant, Dieu l'appelle à traverser une série presque inimaginable de traumatismes matériels, corporels et spirituels. Même la douleur de cette expérience pâlit à côté de celle du Seigneur Jésus-Christ. Absolument parfait, il fut «méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance» (Ésaïe 53:3).

Tout chrétien qui mesure sa spiritualité en termes de son confort ou de son succès extérieurs commet une erreur grave, tout comme celui pour qui les moments difficiles sont des indices infaillibles du déplaisir de Dieu. Cela ressort clairement du témoignage de l'apôtre Paul :

«Nous sommes pressés de toute manière, mais non réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais non dans le désespoir ; persécutés, mais

non abandonnés ; abattus, mais non perdus ; c'est pourquoi nous ne perdons pas courage. Et même si notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, parce que nous regardons, non point aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont éternelles» (2 Corinthiens 4:8,9,16-18).

Gomer entre en scène

Le lien entre le drame national et la tragédie personnelle qui déchirèrent le cœur d'Osée se manifeste dans l'instruction que Dieu donne à son prophète d'épouser «une femme prostituée». La femme concernée s'appelle Gomer. Nous ne savons rien de sa famille, sinon qu'elle est la «fille de Diblaïm» (1:3). Mais le fait d'être qualifiée de «femme prostituée» la désigne comme une femme de son temps, plongée dans la corruption et l'immoralité. C'est une époque semblable aux années soixante dans le monde occidental, où une réaction puissante déferla contre le conservatisme moral qui maintenait la société. Une permissivité sexuelle marqua cette décennie en se désignant comme une «nouvelle moralité», un nom étrange dont s'affublaient des pratiques qui n'avaient rien de nouveau ni de moral. C'était un peu comme une marque de céréales de l'époque nommée *Raisins aux noix*, mais qui ne contenait ni raisins ni noix. L'expression «nouvelle moralité» banalise la vérité car elle ne fait rien de mieux que de donner à l'ancienne immoralité un nom socialement plus acceptable.

Les spécialistes de la Bible divergent sur la question de savoir si Gomer vit dans l'immoralité quand Osée la rencontre. Pour sa part, Jean Calvin en est certain. Il affirme qu'elle est «une prostituée classi-

que... [elle] ne se prostituait pas de temps en temps ou avec quelques hommes, mais sans cesse et avec tous.» Ce problème dut tourmenter Osée, mais il importe de noter son obéissance sans réserve : «Il alla, et il prit Gomer» (1:3). L'histoire avance rapidement dès lors : «Elle conçut, et lui enfanta un fils» (1:3). Je me souviens des longues discussions entre ma femme et moi pour choisir les noms de nos cinq fils à leur naissance. Osée et Gomer n'eurent pas ce problème, car Dieu dit au prophète : «Appelle-le du nom de Jizreel» (1:4). Une seule autre personne dans la Bible porte ce nom (cf. *1 Chroniques* 4:3), un nom qui apparaît aussi une quarantaine de fois comme l'appellation de deux villes et de la vallée la plus grande et riche en Israël.

C'est ici que des nuages sombres commencent à s'amonceler. En effet, en expliquant les raisons pour le nom de Jizreel, Dieu annonce la première partie d'un message dévastateur qu'il adresse à la nation d'Israël : «Appelle-le du nom de Jizreel ; car encore un peu de temps, et je châtierai la maison de Jéhu pour le sang versé à Jizreel, je mettrai fin au royaume de la maison d'Israël. En ce jour-là, je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jizreel» (1:4,5).

La clé pour comprendre la prophétie d'Osée repose dans le nom de son fils et ceux des autres enfants qui vont naître. Des années plus tôt, Dieu avait utilisé un chef militaire nommé Jéhu pour remporter une grande victoire dans la vallée de Jizreel. Mais Jéhu dépassa de loin son mandat et, par une série d'actes impitoyables, il massacra d'innombrables personnes, y compris Jézabel et Achazia, le roi de Juda. Une ambition débridée motivait ses excès meurtriers. Il s'empara du trône de la nation mais «ne prit point garde à marcher de tout son cœur dans la loi de l'Éternel, le Dieu d'Israël» (2*Rois* 10:31). En réponse à la brutalité de Jéhu et au péché qui sévissait en Israël, Dieu fit serment d'exercer des châtiments quatre générations plus tard. Ce laps de temps est maintenant écoulé, et Dieu informe Osée que le nom de son premier

fil est un avertissement. Le jugement va fondre sur Israël en «un peu de temps». La tristesse chronique d'Osée face à l'impiété d'Israël se décuple sûrement quand il comprend que le désastre national est imminent. Peu après, une bataille acharnée se déroule dans la vallée de Jizreel et marque l'effondrement de la nation qui finit par être emmenée en captivité par les Assyriens en l'an 722.

La leçon symbolique de l'histoire du prophète se précise dans la suite de la narration. Gomer «conçut de nouveau, et enfanta une fille» (1:6). Dans le cas du premier-né, le texte dit que Gomer «*lui* enfanta un fils [à Osée]». Pour cette seconde naissance, Osée n'est pas mentionné, une omission importante qui semble suggérer que Gomer a repris ses anciennes habitudes d'infidélité. Avec une retenue remarquable, le prophète décide de ne pas exercer son droit de divorcer. Dieu lui demande alors d'appeler la petite fille «Lo-Ruchama» (1:6). Ce nom signifie «pas de pitié», et Dieu explique son choix : «Car je n'aurai plus pitié de la maison d'Israël, je ne lui pardonnerai plus» (1:6). Là encore, Osée dut crouler sous cette nouvelle douleur. Pendant des siècles, la miséricorde, l'amour, la compassion et la patience avaient tempéré les rapports de Dieu avec Israël. Le couperet s'apprête maintenant à s'abattre.

Puis Dieu ajoute un avenant majeur à sa prophétie dévastatrice : «Mais j'aurai pitié de la maison de Juda ; je les sauverai par l'Éternel, leur Dieu, et je ne les sauverai ni par l'arc, ni par l'épée, ni par les combats, ni par les chevaux, ni par les cavaliers» (1:7). Cette promesse surprenante s'accomplit de deux façons. Quand les Assyriens en finirent avec Israël, ils tournèrent leur attention vers Juda, mais leurs plans échouèrent quand «l'Éternel envoya un ange, qui extermina dans le camp du roi d'Assyrie tous les vaillants hommes, les princes et les chefs» (2 *Chroniques* 32:21). Bien plus tard, après que Juda eut passé soixante-dix ans en captivité à Babylone, Dieu délivra le peuple. Là encore, il ne le fit pas par la puissance militaire mais par son influence sur le roi païen Cyrus

pour qu'il laisse les captifs revenir dans leur pays. Même un auteur de fiction aurait du mal à inventer une telle série d'événements, mais tout s'accomplit à la lettre, selon la promesse infaillible de Dieu.

L'histoire d'Osée se poursuit. Une fois de plus, Gomer conçut et «enfanta un fils» (1:8). À nouveau, le père n'est pas mentionné et Dieu instruit Osée d'appeler le bébé «Lo-Ammi» (1:9), ce qui lui inflige un autre coup terrible. «Lo-Ammi» signifie «pas mon peuple» et transmet à Israël le message atterrant : «Vous n'êtes pas mon peuple, et je ne suis pas votre Dieu» (1:9).

Au fur et à mesure de la naissance des trois enfants, l'avertissement divin à Israël devient de plus en plus grave. Premièrement, «je vous disséminerai», puis : «Je n'aurai plus pitié de vous», et finalement : «Vous ne serez plus mon peuple.» Que Dieu retire sa protection est alarmant ; qu'il retire son pardon est encore pire ; mais qu'il retire sa présence surpasse tout en horreur. Toutefois, malgré le désastre imminent, le déroulement de l'Histoire montre combien Dieu est réticent à retirer quoi que ce soit à son peuple. On peut estimer qu'au moins un an s'écoule entre chaque naissance (peut-être beaucoup plus), donnant à Gomer le temps de changer de vie. Israël bénéficia aussi d'un délai pour se repentir de sa violence, de son immoralité, de son impiété, et pour revenir à Dieu, qui s'était révélé si «miséricordieux et compatissant... lent à la colère» (*Exode 34:6*). Mais la nation s'acharne dans sa propre voie. Le mariage d'Osée gît maintenant en ruines, la vie de Gomer aussi, ainsi que l'état moral et spirituel d'Israël. Peut-on s'étonner qu'on appelle Osée «le prophète au cœur brisé» ?

L'ordre «impossible»

La partie suivante de ce qui constitue la biographie d'Osée paraît au chapitre 3 de son livre. À l'exception du Psaume 117, c'est le plus petit

chapitre de l'Ancien Testament. Pourtant, son message est bouleversant. Osée n'est plus marié à Gomer. En tant que conjoint innocent, il a traversé l'agonie cuisante de voir son couple tomber en lambeaux. Une place est vide à la table maintenant, ainsi qu'une chaise dans la pièce et une place dans le lit. Quelque temps après, en plus d'offrir probablement son corps à tous ceux qui en veulent, Gomer devient également esclave. Disgraciée, démunie et délaissée, on ne peut plus rien lui trouver de bon. Qui sait avec combien d'hommes elle a couché ou dans quelle dégradation elle a sombré ? Puis vient notre «*GRAND POINT*», et il est absolument choquant :

«L'Éternel me dit : Va encore, et aime une femme aimée d'un amant, et adultère.» *(3:1)*

Pour beaucoup, cette requête aurait été la goutte de trop. Après l'infidélité récurrente de Gomer, ils auraient engagé une procédure de divorce, ravis de se débarrasser d'elle et déterminés à ne plus jamais lui accorder une pensée charitable. Au contraire, et en dépit des émotions conflictuelles qui durent lui tordre le cœur, Osée suit l'instruction divine et se fraie un chemin vers le marché aux esclaves. On dénudait ceux-ci pour les vendre, et on peut imaginer le prophète passant parmi eux, à la recherche de Gomer, à peine capable de reconnaître cette femme misérable, les yeux creux et le corps usé. Exode 21 fixe le prix d'un esclave à trente sicles d'argent, mais il semble que Gomer est en vente au rabais. Elle n'est pas seulement défraîchie et d'«occasion», mais elle est mise aussi au nombre des femmes dégoûtantes. Personne n'en veut plus à n'importe quel prix demandé. Osée l'achète pour «quinze sicles d'argent, et un homer [boisseau] et demi d'orge» (3:2).

Elle lui appartient désormais, et il peut faire d'elle ce qu'il veut, même la mettre à mort. Au lieu de cela, Osée lui dit : « Reste longtemps pour moi, ne te livre pas à la prostitution, ne sois à aucun homme, et je serai de même envers toi » (3:3). Le choix des mots ici est très important. « Reste *longtemps* avec moi » désigne la nécessité d'une période de « probation », donnant à Gomer la possibilité de montrer sa disposition à changer ses pratiques et à rester désormais fidèle à Osée. Il subviendra à ses besoins, la protégera, prendra soin d'elle et cherchera son bien. Toutefois, une certaine distance va demeurer entre eux pendant un certain temps. Ce n'est qu'après qu'elle ait démontré sa fidélité à Osée que le couple reprendra des relations conjugales habituelles.

Le message

L'histoire d'Osée est stupéfiante et unique dans les Écritures. Mais on n'en comprend toute la signification qu'en voyant la dimension du message de Dieu à la nation rétrograde. Le reste de la prophétie d'Osée présente ce message en détail. Dans un ouvrage excellent, Gareth Crossley suggère que le livre d'Osée « est avant tout destiné à ceux qui se relâchent spirituellement ». ¹ Il n'y a aucun doute que le prophète écrit avec passion. John Bunyan déclare : « Je prêche ce que je ressens vraiment et vivement. » Osée lui ressemble. La bonne réaction à ce que le prophète éprouve « vivement » commence par prendre note avec soin de trois éléments de son histoire bouleversante.

1. La grande infidélité d'Israël, dont Gomer est l'image

D'entrée, Dieu dit à Osée qu'Israël « se prostitue, il abandonne l'Éternel ! » (1:2) Par la suite, il déclare au peuple : « Tu t'es prostitué en abandonnant l'Éternel... tu as aimé un salaire impur dans toutes les aires à

blé !» (9:1) Une des plus belles images de la relation entre Dieu et son peuple est celle du mari et de sa femme : «Ton créateur est ton époux : l'Éternel des armées est son nom» (*Ésaïe 54:5*). Le Nouveau Testament dépeint le peuple de Dieu comme «une épouse qui s'est parée pour son époux» (*Apocalypse 21:2*). Avec la même métaphore à l'esprit, une des descriptions bibliques les plus perçantes du péché d'un croyant n'est autre que l'adultère : «Adultères que vous êtes ! Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu ?» (*Jacques 4:4*) L'amour du monde se manifeste par un mode de vie conforme à l'esprit et aux normes de l'époque. John Henry Jowett écrit : «La conformité au monde est un état d'esprit, un tempérament, une attitude de l'âme. C'est une vie dénuée de grandes vocations, d'idéaux élevés. C'est un regard horizontal, jamais vertical, toujours prêt à aller de l'avant plutôt que vers le haut.» Pour parler sans détour, la mondanité revient à briser un vœu solennel d'engagement à Christ pour flirter avec d'autres divinités.

S'adressant aux diplômés d'Harvard en 1978, le dissident russe Alexandre Soljenitsyne souligne le danger et le désastre d'agir ainsi : «L'être humain aspire à des choses plus élevées, plus chaleureuses et plus pures que celles offertes par les habitudes de la vie courante d'aujourd'hui, introduites par l'invasion révoltante de la publicité, de l'hébètement télévisuel et d'une musique intolérable. Avec un zèle excessif et injustifié, nous avons tourné le dos à l'Esprit pour adopter ce qui est matériel.»

Nous devons nous poser une question grave ici. Sommes-nous, d'une certaine manière ou dans une certaine mesure, coupables du même péché ? Thomas Guthrie, un pasteur écossais du 19^{ème} siècle, écrit des mots pénétrants : «Si on aime le moindre plaisir davantage que la prière, un livre plus que la Bible, une maison mieux que celle de Dieu, une table mieux que celle du Seigneur, une personne plus que Christ, et le moindre bienfait davantage que l'espérance du ciel, il est

temps de s'alarmer.» Aucun chrétien ne doit lire cette profonde remise en question sans s'examiner avec soin.

2. L'amour merveilleux de Dieu, dont l'amour d'Osée est l'image

Même l'amour étonnant du prophète pour Gomer n'est qu'une pâle représentation de celui de Dieu pour son peuple. Nous avons déjà souligné la réticence de Dieu à punir la nation et son vif désir de la bénir. Le message confié à Osée contient une autre indication dans ce sens. Dieu l'instruit d'aimer Gomer «comme l'Éternel aime les enfants d'Israël, qui se tournent vers d'autres dieux et qui aiment les gâteaux de raisins» (3:1). Ces gâteaux ne ressemblaient pas aux préparations modernes qu'on achète au supermarché et qu'on glisse dans le micro-ondes pour quelques secondes. Leur présentation en sacrifice aux faux dieux exigeait du temps. Il fallait réunir les ingrédients puis soigneusement les mélanger avant le début d'une lente cuisson. De la même manière, Israël ne s'était pas rué subitement dans le péché. Le peuple désobéissait aux ordres de Dieu depuis des années. Pourtant, le message divin résonne : «Je t'aime !» Même après qu'Israël brise systématiquement sa part de l'alliance divine, Dieu reste fidèle à la sienne, et son dévouement envers la nation demeure inchangé.

Osée continue d'aimer Gomer pendant et après sa déchéance morale répugnante. Toutefois, son amour a eu un commencement et il va se terminer un jour dans la mort. L'amour de Dieu pour son peuple ne connaît pas ces limites. Il lui dit : «Je t'aime d'un amour éternel» (*Jérémie 31:3*). Paul souligne cela avec force : «J'ai l'assurance que ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur» (*Romains 8:38,39*).

De plus, l'amour incommensurable de Dieu pour son peuple transcende le temps car il l'a choisi en Christ «avant la fondation du monde» (*Éphésiens 1:4*). Cette grande vérité amena Charles Spurgeon à affirmer : «Je crois dans la doctrine de l'élection parce que je suis tout à fait certain que si Dieu ne m'avait pas choisi, je ne l'aurais jamais fait moi-même. Je suis sûr aussi qu'il m'a choisi avant ma naissance, sinon il ne m'aurait jamais choisi après. Il a dû me choisir pour des raisons que j'ignore, parce que je n'arrive pas à comprendre en moi-même pourquoi il a jeté son regard sur moi avec cet amour particulier.»

L'amour infini de Dieu pour son peuple s'enracine dans son caractère, une vérité magnifiquement exprimée dans ce cantique :

«Le Dieu que nous adorons est bienveillant,
Il est notre ami fidèle et constant !
Son amour et sa puissance sont très grands ;
Ils ne connaissent ni mesure ni relâchement !»

Vrai ou faux ?

3. L'appel de Dieu à une repentance sincère qu'illustre la nécessité pour Gomer de faire ses preuves

À l'approche de la fin de sa prophétie, Osée transmet l'appel divin à un changement radical : «Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu, car tu es tombé par ton iniquité. Apportez avec vous des paroles, et revenez à l'Éternel. Dites-lui : Pardonne toutes les iniquités, et reçois-nous favorablement ! Nous t'offrirons, au lieu de taureaux, l'hommage de nos lèvres» (*14:1,2*). Il n'y a rien de superficiel ici. Ils doivent commencer par reconnaître la réalité et la nature du péché. Avant cela, ils ont pris conscience d'être «déchirés» et «frappés» (voyant même la main de Dieu

en cela), mais ils n'ont pas évoqué leur culpabilité. Dieu leur demande maintenant de comprendre que la repentance va bien au-delà d'un s'apitoiement sur son sort. Ils doivent avouer que leurs péchés sont la cause de leur ruine. Puis il leur faut les nommer spécifiquement. Une de leurs plus grandes transgressions est l'idolâtrie. Ils se rendent coupables d'appeler «notre Dieu» les idoles qu'ils ont fabriquées (14:3). Mais il y a beaucoup d'autres péchés à nommer et à délaissier : «parjures et mensonges, assassinats, vols et adultères» (4:2), «méchanceté» (7:3), «les excès du vin» (7:5), «embûches» (7:6), assassinats, le refus d'invoquer Dieu (cf. 7:7), et même proférer des «paroles mensongères» contre lui (7:13).

La nation est embourbée dans le péché, mais le peuple semble croire que pratiquer des rituels religieux formels amènera Dieu à balayer leur péché sous le tapis et à déverser sa bénédiction sur eux. Une des plus précieuses promesses de la Parole de Dieu affirme : «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1:9). Le mot clé ici est «confessons», qui signifie littéralement «dire ensemble avec». La confession des péchés signifie accepter le verdict de Dieu et en reconnaître en détail la réalité devant lui. Le peuple doit «apporter des mots» à Dieu, et non de vagues concepts. Il lui faut désigner ses péchés par leur nom, et non les escamoter sous de belles phrases religieuses.

Leur réponse au message divin est très éloignée. Osée rapporte les paroles d'Israël et de Juda en ces termes : «Venez, retournons à l'Éternel ! Car il a déchiré, mais il nous guérira ; il a frappé, mais il bandera nos plaies. Il nous rendra la vie dans deux jours ; le troisième jour il nous relèvera, et nous vivrons devant lui. Connaissions, cherchons à connaître l'Éternel ; sa venue est aussi certaine que celle de l'aurore. Il viendra pour nous comme la pluie, comme la pluie du printemps qui arrose la terre» (6:3).

À première vue, ce retour à Dieu semble sincère et approprié. Mais des éléments vitaux manquent, comme un sentiment de culpabilité, une confession de péchés. Il n'apparaît qu'un simple aveu des dégâts et des douleurs causés par les transgressions. Pire encore, les gens s'imaginent que Dieu se hâtera en retour d'apporter une solution à tous leurs problèmes. Loin d'être littérales, les phrases «dans deux jours» et «le troisième jour» révèlent l'assurance du peuple qu'en exprimant tout simplement leurs louanges, Dieu se hâtera de répondre. Pour eux, le pardon divin est aussi certain que le lever du soleil et la venue des pluies du printemps.

La réaction de Dieu est loin de leurs attentes. Il commence par mettre au jour leur approche superficielle : «Que te ferai-je ?... Votre piété est comme la nuée du matin, comme la rosée qui bientôt se dissipe» (6:4). Bien qu'ils emploient des mots justes, Dieu voit leur manque de profondeur et l'absence des éléments d'une vraie contrition. James Montgomery Boice lance l'avertissement : «Notre plus grand danger est de supposer que Dieu pardonne toujours du moment qu'on pratique les formes extérieures de la repentance.»

Le danger est aussi grand sur le plan de l'Église qu'au niveau personnel. En travaillant sur la compilation d'un recueil de cantiques modernes, j'ai vérifié combien de ceux qui avaient été écrits au cours des vingt dernières années se référaient à la sainteté de Dieu, à son intolérance du péché et au besoin d'une repentance authentique. Le résultat était très maigre. Beaucoup d'églises ne le remarquent pas. Certains de ces chants invitent à chanter avec entrain et enthousiasme, encourageant parfois l'auditoire à suivre le rythme de la musique, à frapper des mains, à lever les bras ou à s'exprimer physiquement de quelque manière. Or, cette exubérance correspond-elle à un regret pour le péché, à la recherche du pardon et à implorer la compassion divine ? Dieu exige plus qu'une manifestation extérieure d'excitation.

Donal Barhouse peut sembler sévère quand il déclare : «Dieu déteste les alléluias moralisateurs plus que le blasphème impie», mais face à une adoration aussi superficielle qu'enthousiaste, Dieu dit : «Je hais, je méprise vos fêtes» (*Amos 5:21*). David, quant à lui, se réjouit de savoir que Dieu ne dédaigne «pas un cœur brisé et contrit» (*Psaume 51:17*).

Alors que je donnais une série de prédications dans une certaine église, le pasteur me demanda si j'avais des commentaires à faire sur les réunions. Quand je lui répondis que si on ne peut pas louer Dieu avec trop de dignité, on peut le louer trop longtemps, le pauvre homme s'étouffa presque avec son café ! Je lui expliquai que tout au long de la semaine, les choix de l'équipe en charge des louanges s'étaient limités à des chants modernes. Je poursuivis en précisant que, si des louanges ininterrompues conviennent aux anges qui n'ont jamais péché, nos chants à nous êtres humains devraient inclure la confession des péchés, un esprit de repentance, les supplications pour le pardon et le désir de bénéficier de la grâce divine tandis que nous aspirons à la sainteté. Cela n'était jamais venu à l'esprit de mon interlocuteur, ni mon observation suivante selon laquelle son assemblée était systématiquement privée des bénédictions contenues dans les anciens cantiques si riches en contenu.

Même les Psaumes (le recueil des cantiques de la Bible) ne contiennent pas seulement des louanges. Ils répercutent aussi des notes profondes de contrition, de confession et de repentance, ainsi que des aspirations à la sainteté et à la direction divine. Ceux qui ont pour responsabilité de planifier et de diriger les temps d'adoration de l'église doivent d'abord et en premier chercher à refléter ce que Dieu exige, plutôt que les préférences de l'auditoire. Il leur faut se poser des questions importantes en choisissant des cantiques et des chants, qu'ils aient été composés récemment ou dans le passé. Est-ce qu'ils magnifient le nom de Dieu et reflètent des aspects de son caractère ?

Communiquent-ils clairement des vérités bibliques ? Encouragent-ils une adoration qui reflète vraiment les vérités de la Bible ? Aident-ils les participants à exprimer du regret pour leurs péchés et à implorer la compassion, la grâce et le pardon de Dieu ? Verbalisent-ils une aspiration à la sainteté ? Il est tout aussi important, quand nous participons à la louange de l'assemblée, de nous demander si nous ouvrons sincèrement notre cœur en chantant et si nous cherchons vraiment à louer Dieu «en esprit et en vérité» (*Jean 4:24*).

Creusons un peu plus. Nos moments personnels et privés consacrés à la prière sont-ils vraiment sérieux et sincères ? Ou ressemblent-ils parfois au rituel mécanique des roues de prières tibétaines livrées au gré du vent et de l'eau sans engager les cœurs qui les ont placées là ? Si nos temps de prières se contentent d'être une répétition machinale d'une «liste de courses» centrée sur notre personne et nos besoins, il est très probable que nous ne faisons que nous parler à nous-mêmes. Thomas Brooks avertit : «Dieu n'entend que ce qui vient du cœur. Si ce dernier est muet, Dieu sera certainement sourd.»

«Le plus grand chapitre»

James Montgomery Boice désigne Osée 3 et l'histoire entre Osée et Gomer, «le plus grand chapitre de la Bible parce qu'il dépeint la plus grande histoire de la Bible – la mort du Seigneur Jésus-Christ pour son peuple – de la manière la plus concise et poignante de toutes.» Osée rapporte des événements historiques, mais ils forment aussi une sorte de reconstitution, une illustration dramatique d'événements encore plus grands qui se déroulèrent quand Jésus vint dans ce monde pour sauver les pécheurs.

En racontant cette histoire suprême, le Nouveau Testament utilise deux mots qui la relie incontestablement à Osée. Paul dit aux chré-

tiens : «Vous ne vous appartenez point à vous-mêmes, car vous avez été rachetés à un grand prix» (1 Corinthiens 6:19,20). Le mot «rachetés» traduit le terme grec *agorazo*, utilisé quand on achète quelque chose sur la place du marché. Nous lisons aussi : «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi» (Galates 3:13). Ici, le mot «rachetés» traduit le terme grec *exagorazo*, utilisé quand on achète quelque chose au marché pour le ramener chez soi. L'image est parfaite ! Osée sort de chez lui, se rend dans les bas-fonds sordides du marché, choisit Gomer en dépit de son péché répugnant et de ses conséquences. Il la secourt, lui pardonne, la ramène chez lui et pourvoit à tous ses besoins.

Avec une grâce et un amour infinis, le Fils bien-aimé de Dieu quitte les gloires du ciel, vient vivre au sein de la déchéance terrestre, nous choisit en dépit du fait que nous soyons plongés dans le péché. Il nous réclame, nous purifie et (allant plus loin qu'Osée) s'engage à ne jamais nous délaisser ou nous abandonner. Il ne fait rien de tout cela au prix de «choses périssables... de l'argent ou de l'or, mais par [son] sang précieux» (1 Pierre 1:18,19).

Lors d'un voyage en Israël, je quittai Jérusalem par la porte de Damas avant d'aller vers la gare routière. Alors que je cherchais mon bus, une petite colline derrière la gare attira mon regard. La face de la colline semble avoir été arrachée, pour ne laisser qu'une falaise abrupte avec deux cavités comme les orbites d'un crâne humain séparées par une protubérance semblable à l'os d'un nez. Depuis que, dans les années 1880, le général britannique Charles Gordon suggéra que c'est là que Jésus avait été crucifié, cette colline est connue comme le «calvaire de Gordon». Beaucoup considèrent l'église du Saint Sépulcre, à l'intérieur des murs de la ville actuelle, comme le lieu de la crucifixion, mais en ce moment-là, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que j'avais probablement devant moi le «lieu du crâne» (Matthieu 27:33), l'endroit précis où deux mille ans auparavant, le prince de gloire se livra aux mains

«des impies» et subit l'agonie de toute la pénalité de chaque péché qui allait souiller et meurtrir ma vie (*Actes 2:23*). Je n'ai pas honte d'avouer qu'alors que des centaines de gens se bousculaient autour des bus à cette heure de pointe, des larmes de reconnaissance me coulaient le long du visage.

Par la mort propitiatoire de Jésus, le péché du peuple de Dieu a été jugé et sa pénalité payée. Tout chrétien qui saisit cela ne peut que s'émerveiller devant la vérité renversante reflétée par les mots du cantique :

«Contemplez l'Homme sur la croix,
Sur ses épaules repose mon péché ;
Honteux, les moqueries de ma voix
Parmi les mécréants j'entends s'élever.
Il est retenu là par mon péché
Jusqu'à ce que ma dette soit payée.
Son dernier souffle me donne la vie ;
Je sais qu'en lui tout est accompli.»

Note :

1. Gareth Crossley, *Survol de l'Ancien Testament*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2005, vol.3, p.143.